

Zeitschrift: Ethnologica Helvetica
Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band: 6 (1982)

Artikel: La genèse de l'urbain en milieu rural : un "village-marchand" du nord du Ghana
Autor: Sabelli, Fabrizio
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA GENESE DE L'URBAIN EN MILIEU RURAL

Un "village-marchand" du nord du Ghana

Fabrizio Sabelli

Introduction

Les problèmes abordés dans cette étude sont ceux qui découlent de la présence simultanée, dans un territoire relativement limité, de sociétés communautaires agricoles et de groupes de commerçants donnant vie à ceux que j'appelle "villages-marchands". La question sera examinée à partir d'un exemple: l'agglomération de Hamale, située au nord du Ghana, dans le district de Lawra, observée en tant que lieu où s'effectuent les échanges entre sociétés d'agriculteurs et groupes de marchands professionnels. Ce travail se compose de quatre parties: une description fragmentaire et "hyperobjectiviste" du village¹, une présentation succincte des modalités de la pénétration marchande au sein d'une région à vocation essentiellement agricole, une analyse de l'organisation des échanges économiques pratiqués par les commerçants et, enfin, une discussion théorique autour des concepts de "communauté" et de "groupe". Pour des raisons d'espace, j'analyserai dans un prochain travail seulement, la question complexe relative aux échanges marchands et aux mécanismes du marché. J'espère contribuer, dans cet essai, à une meilleure compréhension des phénomènes sociaux et économiques liés à l'évolution du commerce à l'intérieur de zones occupées par des populations qui pratiquent une agriculture traditionnellement tournée vers l'autosubsistance.

1 Il s'agit d'annotations prises "sur le vif" qui sont surtout destinées à restituer l'atmosphère qui règne dans cette agglomération.

A partir de ces données je propose l'hypothèse suivante: l'émergence du phénomène urbain au sein de la savane africaine est liée aux rapports conflictuels qui s'établissent historiquement entre ces deux ensembles (groupes marchands et communautés agricoles). Dans la conclusion de ce texte je tenterai de dégager les éléments constitutifs des agglomérations examinées et de prévoir les grandes lignes de leur évolution.

1. Le premier regard

"Avant d'entrer dans le village, le 'mummy lorry'² s'arrête un instant, juste au point où la poussière rougeâtre de la piste se transforme en chaussée goudronnée aux bordures irrégulières. Sur la gauche, un gros tas de tôles ondulées à moitié rouillées est appuyé contre le mur latéral d'une maison carrée de style colonial. Une femme décharge son gros panier recouvert d'un pagne coloré. Le conducteur du lorry démarre vite sans trop se soucier d'une brebis qui reste tranquillement au beau milieu de la route et qui échappe de justesse aux roues meurtrières du véhicule. Deux cents mètres plus loin, sans ralentir, le lorry fait demi-tour au milieu d'une esplanade et s'arrête devant une pompe à essence rouge ne comportant pas la moindre inscription. L'arrêt brusque fait presque tomber les quelques passagers qui s'étaient levés de leur siège, s'apprêtant à descendre. J'ai le sentiment que chacun d'eux l'interprète comme un dernier message du chauffeur: "... on est enfin arrivé!"

C'est ici que commence ma première visite à Hamale. Mes premières impressions sont celles que j'ai ressenties en m'arrêtant dans les villages "de rue" qui jalonnent les grands axes routiers du nord Ghana. La lumière blanche de l'après-midi figure le "personnage principal" de cette scène apparemment vide d'"acteurs". Des ruelles qui débouchent

2 Mot pidgin qui signifie "autocar de brousse".

sur la route on perçoit toutes sortes de bruits dont on ne peut discerner clairement la provenance. J'emprunte au hasard une des ruelles partant de l'esplanade en direction de l'ouest, tourne ensuite à droite sans savoir exactement pourquoi, puis encore à droite, à gauche enfin. Devant une maison carrée mieux entretenue que les autres pourtant identiques, trois hommes conversent. Le plus âgé me regarde comme s'il attendait de moi le premier salut. Embarrassé, j'incline légèrement la tête, comme on le fait souvent dans certains pays européens pour manifester – parfois hypocritement – par ce même geste, une certaine humilité mêlée de respect. Pendant quelques secondes je retrouve l'incertitude maintes fois vécue dans de semblables situations: me présenter, tendre la main en signe d'amitié, justifier, essayer d'expliquer ma présence? Ou simplement poursuivre mon chemin après un signe de main et un sourire discret?

On ne peut pas dire que ce fut un choix. C'était comme si j'avais opté d'emblée pour la deuxième attitude, celle qui avait été la mienne dans bien d'autres situations analogues. Je découvris plus tard que celui auquel j'aurais pu présenter mes respects était le chef reconnu de la population wala résidant à Hamale.

Après avoir contourné la maison, je suis à droite une ruelle débouchant sur un vaste terrain de football désert. Un peu plus loin, une enceinte ferme un espace carré comportant quatre ouvertures parfaitement symétriques. Sur deux côtés, vers l'intérieur, une toiture de tôles ondulées sur laquelle sont perchés d'énormes vautours noirs se disputant les lambeaux d'une peau d'animal. C'est la place du marché, déserte ce jour-là. Sur la gauche, j'observe trois maisons rurales aux formes arrondies avec des cases au toit de chaume conique.

Au hasard, je poursuis ma visite en empruntant les chemins que délimitent les maisons. Le quartier semble maintenant plus animé. On entend des voix, le bruit confus des ustensiles de cuisine, des feux crépitant. Deux hommes sortent d'une maison, lentement, poursuivant

leur discussion avec ceux qui sont restés à l'intérieur jusqu'à ce qu'ils ne se comprennent plus (ils sont Dagari).

Les maisons sont presque toutes semblables: un bloc rectangulaire regroupant deux à quatre pièces juxtaposées avec chacune une porte et une petite fenêtre, un toit à pan unique, parfois une véranda donnant sur un espace ouvert, souvent entouré d'un mur. Je comprends que je suis arrivé devant un "cabaret dolo" en voyant les "canaris" et des jarres en terre cuite qui contiennent le "dolo", la bière de mil. Les "cabarets dolo" sont ici gérés par des femmes dagari. Pour avoir le temps, avant le coucher du soleil, de faire le tour complet de l'agglomération, je décline les invitations venues de l'intérieur d'une des maisons à m'asseoir pour boire quelques calebasses de dolo. Je poursuis mon chemin, regardant les maisons, les gens que je croise sans pourtant leur accorder d'attention. Mes pensées sont fixées sur ce cabaret et je suis incapable de m'expliquer les vraies raisons de mon refus. Doublement contrarié – je ne comprends pas ma décision maladroite – j'accélère le pas et arrive à un espace ouvert sur des champs de millet et d'arachides. Seuls les arbres de néré et de karité, les habitations rurales dagari, rompent la monotonie de la plaine qui s'étend devant moi jusqu'à la Volta Noire. Dominant une colline proche, une habitation délabrée attire mon attention. J'emprunte le petit chemin qui serpente doucement entre les buttes irrégulières du champ de millet et qui est clairement marqué par le va-et-vient des paysans. Une femme dagari assise devant un feu sur un minuscule "tabouret" est en train de remuer une bouillie de mil blanc avec une longue cuillère plate. Elle se tourne vers moi et d'un geste rapide ajuste son foulard de tête qui lui descendait jusqu'aux sourcils. Elle se retourne, comme si elle avait oublié un détail important, et continue à touiller la soupe. Embarrassé, je prononce les phrases conventionnelles de salutations en dagari. La femme amorce alors un sourire et me répond par les formules traditionnelles, tout en continuant à remuer la bouillie comme s'il ne s'était rien passé.

Pendant plus d'une heure je m'entretiens avec Peter, le chef de la maison, descendant direct de Mwo, le premier Dagari qui s'établit à proximité du village actuel. Assis sur le toit plat de sa maison, le regard constamment tourné en direction de Hamale, le village qui, de la colline, a plutôt l'aspect d'un amas confus de tôles plus ou moins rouillées, nous parlons du passé sans ordre ni respect pour les suites chronologiques et les séquences des événements. A vrai dire il s'agit plutôt d'un monologue entrecoupé de longs silences que j'ai de la peine à supporter, mes questions ne recevant pas de réponse. L'événement s'imbrique mal dans l'histoire connue; le quotidien, pourtant si riche, souffre d'être mis à l'écart des grands événements. Tout se passe comme si un troisième personnage – Hamale – participait activement à cette reconstitution désordonnée de quelques bribes de son passé. A plusieurs reprises Peter prend le village à témoin de sa propre vie pour montrer les signes des phases successives de sa transformation. Vers la fin de l'entretien je comprends que les silences doivent permettre au village de s'exprimer ... j'en suis soulagé.

Comme un peintre impressionniste brochant sur sa toile un paysage plat mais rempli de couleurs, Peter poursuit sa narration par courtes phrases, qui ne s'enchaînent pas toujours. Il fait le récit d'événements qui se situent à des époques différentes, fouillant sa mémoire pour y puiser les détails qui animent les faits et les personnages, sans pour autant mentionner les causes de certains faits troublants qu'il semble pourtant bien connaître. Son anglais est bon: il l'a appris lorsqu'il était cuisinier à Accra chez des diplomates britanniques.

En le regardant parler, le visage impassible, les yeux étrangement clairs constamment tournés vers le village, j'ai le sentiment qu'il n'a d'autre souci que de suivre à voix haute le cheminement de ses souvenirs sans se préoccuper de savoir si je saisis le contenu de son récit. Le commerce du bétail par les Fulani d'abord et par les Wala ensuite; la construction des premières maisons carrées en dur par le chef des Wala, entrepreneur pour la circonstance; le travail forcé qui avait fait

de nombreuses victimes parmi les jeunes de son clan; les difficultés avec les pasteurs fulani qui volaient le bétail mais n'en continuaient pas moins à vivre avec les paysans dagari. La Deuxième Guerre mondiale et le recrutement dans l'armée coloniale, l'apparition des premiers camions et l'essor du commerce et du marché noir. L'installation définitive des Wala après la Guerre et la construction de la mosquée et du nouveau marché. Ce sont les quelques bribes du passé que j'enregistre dans ma mémoire.

En quittant la concession, Peter m'indique le chemin qui descend jusqu'à la mosquée, non loin de la route principale. S'il n'y avait pas les fidèles assis sur des nattes, tous tournés dans la même direction devant la porte d'un édifice blanc, bien conservé mais sans décoration ni ornement particulier, j'aurais du mal à reconnaître la mosquée. Je me souviens alors d'une phrase de Peter: "Hamale est presque entièrement habité par des musulmans et la communauté wala est la plus nombreuse". Parmi les fidèles en train de prier, je distingue des Mossi et des Hausa. Sans m'arrêter je leur adresse quelques mots en dagari: "Comment va votre maison? ..."; de l'ensemble confus des réponses je discerne vite des mots wala. Quelques-uns des fidèles ne s'expriment que par un geste, un mouvement à peine amorcé de la main droite: attitude peu naturelle, pas totalement spontanée peut-être, comme si ma seule présence pouvait déterminer des conduites plus tout à fait authentiques.

Absorbé par mes pensées, de plus en plus insatisfait quant à ma façon de réagir en face des gens et des choses qui se présentent sur mon chemin, je poursuis ma promenade de moins en moins attentif aux lieux et aux choses qui m'entourent. Un coup léger sur mon bras m'arrête: un jeune homme en uniforme scolaire brun clair me regarde, l'air timide et embarrassé, cherchant les mots adéquats pour me transmettre un message important: "A.S.P. sera de passage ce soir, ici au village. Il aimerait vous rencontrer chez Agei's bar". J'ai un instant d'hésitation: A.S.P. ...? Agei's bar ...? Le jeune homme, baissant

les yeux, reformule le message autrement: "L'Assistent Sovrintendent of Police veut vous voir ce soir. Il sait que vous venez d'arriver et il aimerait vous recevoir".

Je ne fais pas trop de souci sur les raisons de cette "invitation" sans toutefois pouvoir m'empêcher d'éprouver un sentiment mitigé, d'admiration et de méfiance tout à la fois sur une telle efficacité des services de renseignements de la gendarmerie ghanéenne. Boniface, le jeune messenger, reste avec moi pour le reste de la journée. Il marche à mes côtés tout en faisant bien attention de me laisser le précéder. Chaque fois que je lui adresse la parole il accélère le pas et sitôt l'échange terminé reprend "sa place".

Nous parcourons en zigzag le dernier quartier situé sur le côté ouest de village nous arrêtant souvent pour observer les cours intérieures des maisons. Les habitations mossi sont les plus nombreuses. Au centre de leur cour un manguier au feuillage épais donne une ombre dense. Proches du mur d'enceinte, des huttes cylindriques en banco, façonnées en briques grossières et coiffées d'une toiture conique en paille à armature de bois; une ou deux cases carrées sont appuyées contre les angles droits du mur de protection.

Dans ce quartier des maisons en forme de carré et bâties "en dur" alternent avec des habitations construites en matériaux traditionnels. Je ne peux m'empêcher d'interpréter cette diversité comme un indice d'une probable évolution de la structure de l'habitat: du rond au carré, du banco au "dur". S'agit-il d'anciennes habitations rurales "étouffées" par la progression lente mais inexorable des nouvelles constructions? Cette question reste, pour le moment, sans réponse.

La dernière maison du village est à proximité d'un bosquet de manguiers qui surgissent d'un bas-fond humide. Au bord d'un puits une dizaine de femmes font la queue, assises sur de gros récipients blancs émaillés "made in China".

Nous traversons la route principale pour nous rendre de l'autre côté du village. Nous atteignons son extrême limite. Un grand fossé probablement inondé pendant la saison des pluies s'étend vers le nord. Il marque géographiquement la frontière entre le Ghana et la Haute-Volta. Au loin, on aperçoit les habitations dagari du premier village voltaïque. Nous retournons sur nos pas pour revenir vers le "centre", empruntant cette fois-ci les ruelles encastrées dans les habitations carrées sises sur le côté ouest de la grande route. L'alignement des maisons est parfois rompu par les parois arrondies d'une case d'habitation de type rural. Les deux modes de construction sont donc mélangés, bien que les concessions en banco soient plus nombreuses vers l'extérieur du village; elles encerclent l'agglomération "urbaine" et s'ouvrent sur les champs de mil et d'arachides parcourus par des chèvres et des moutons à la recherche des tiges de mil abandonnées sur place - exprès - par les paysans.

Plongé dans les réflexions qu'a provoquées l'observation des lieux, je poursuis mon chemin. Le carré et le rond, l'aligné et l'irrégulier, le banco et le ciment, le dur et le mou ...

Deux jeunes hommes déroulent leur natte sur le patio d'une maison. Un autre se lave les pieds avec l'eau contenue dans une petite cruche en aluminium. C'est l'heure de la prière pour les musulmans. Quelques dizaines de mètres plus loin, fatigué, je m'assieds sur un énorme tronc d'arbre parfaitement écorcé, à la surface polie et luisante, gisant de travers en plein milieu d'un croisement de rues. Un manguier projette son ombre fraîche sur la petite place. Endroit idéal pour commencer la rédaction de mon "journal de terrain": "Avant d'entrer dans le village, le 'mummy lorry' s'arrête un instant ..."

2. Un village-marchand

Située à l'extrémité nord-ouest du pays, l'agglomération de Hamale est aujourd'hui un village marchand d'une certaine importance. Son existence est due à l'éloignement géographique des autres "centres commerciaux" d'une certaine ampleur – Lawra et Wa, situés sur l'axe routier Nord-Sud, Tumu et Nawrongo placés sur l'axe ouest-est – et à la proximité de la frontière qui sépare le Ghana de la Haute-Volta, sur la route qui se dirige au nord-ouest vers Bobo-Dioulasso.

Ce qui caractérise ce village c'est sa composition ethnique. Sa population, d'environ 2.500 habitants, se répartit entre Wala, Mossi – les plus nombreux – et Dagari, Hausa. A cause de la présence dominante des musulmans travaillant dans le secteur commercial, Hamale est appelé par la population locale Zongo.

Il me semble utile de donner quelques mots d'explication sur ce terme qu'on retrouve parfois dans les ouvrages d'histoire économique consacrés à l'Afrique de l'ouest et en particulier à la région délimitée par le Bassin de la Volta.

Implantés dans les villes du nord du pays, les Zongo sont toujours des entités allogènes dont les habitants n'ont que des relations sporadiques avec les populations autochtones (Goody 1967: 11). L'origine musulmane du zongo est attestée par Levtzion: "The caravans made their way slowly, travelling each day only five to six hours. A camping place of the caravan was known as zango. Zongos were never inside the town, but just outside it or near the water. Little huts were erected but since the same routes and camping places were used each year; it was often sufficient just to repair last year's huts. Local people used to come to the Zongo to supply the caravans with provisions. At present Zango refers to the strangers' section of the towns. Although the word itself is derived from the old concept of the caravan's Zango, present Zongos are recent; none of the Zongos in the Middle Volta Bassin were founded be-

fore the last quarter of the nineteenth century." (1968:23). L'auteur rattache l'origine des Zongo essentiellement au commerce hausa et, en général, à la pénétration islamique en Afrique noire. Le choix des emplacements était toujours fonction de possibilités de contacts fructueux pour l'activité commerciale: carrefour de routes caravanières, centres urbains déjà développés, marchés ruraux en formation, etc. La phase post-coloniale est caractérisée par le développement accéléré des échanges avec les grands centres urbains. Pour ce qui concerne le nord du Ghana, la ville de Kumasi devient le pôle d'attraction de la nouvelle bourgeoisie marchande islamisée. Les Zongo se transforment en quartiers pluriethniques; à l'accélération de la demande correspond une croissante complexité des mécanismes d'échange et de distribution. L'accès à l'information devient un facteur vital pour la réussite des entreprises commerciales qui s'organisent sur la base de nouvelles formes de répartition des tâches. Le Zongo est le centre du dynamisme économique des petites villes et des grands villages du nord du pays. C'est ici qu'on négocie tout genre de "contrat", qu'on organise le transport des marchandises; on y recrute et on y "forme" le personnel des "entreprises" (chauffeurs, comptables, porteurs); enfin c'est dans le Zongo que se développe, parfois à l'état embryonnaire, une sorte de système bancaire.

3. L'évolution de l'agglomération

Avant l'arrivée des "étrangers", Hamale s'appelait Mwo-yir, du nom du premier Dagari qui s'y était installé. Son habitation existe toujours, située au sommet d'une petite colline à peine écartée de l'agglomération, en direction nord-ouest. Un chemin passait à proximité, c'était la voie de communication reliant Kumasi à Bobo-Dioulasso. Elle était empruntée notamment par les marchands qui ravitaillaient en bétail les grandes villes du sud du Ghana et qui remontaient vers le nord avec des cargaisons de noix de cola et de produits manufacturés d'origine

européenne. Ils étaient surtout Mossi et Hausa. Mwo-yir constituait une des étapes de leur long voyage. En fait, la deuxième maison construite sur l'emplacement de l'actuel Zongo était une sorte de campement qui accueillait les voyageurs pour une ou plusieurs nuits. Deux événements en particulier déterminent l'essor de Hamale: la fin des guerres inter-ethniques et la fixation définitive des frontières. Les Dagari, dont la nouvelle frontière coupait le territoire, étaient obligés de se rendre en Haute-Volta pour fréquenter le marché.

Le site, déjà occupé par quelques familles de commerçants mossi, se prêtait fort bien au trafic transfrontalier.

La construction de la route qui, depuis les territoires français, conduit à Wa et à Kumasi, l'apparition des premiers véhicules à moteur, la politique coloniale visant à encourager les échanges commerciaux, voilà d'autres éléments qui contribuèrent à attirer les commerçants mossi et wala vers Hamale. La communauté mossi a été la première à s'y implanter de façon permanente. Son but était d'utiliser le site comme un relais pour le commerce des noix de cola et des arachides. Ce n'est qu'avec l'arrivée des Wala que le village commença à s'épanouir. De nombreuses maisons en dur furent construites par des entrepreneurs wala; il est fort probable qu'on ait même esquissé un plan d'occupation de l'espace qui tienne compte notamment des deux grandes routes, celle qui relie le Ghana à la Haute-Volta, direction nord-sud et celle qui conduit, vers l'est, à Tumu. Les nouveaux arrivés étaient confrontés à un problème de droit foncier coutumier. Le territoire sur lequel ils allaient se fixer appartenait traditionnellement aux Sissala, ethnie implantée entre Tumu et la Volta Noire, alors que la majeure partie des terres cultivables appartenait aux Dagari. Même si ces derniers ne pouvaient pas se considérer comme "propriétaires" du sol, puisque les Sissala sont les véritables autochtones, ils peuvent néanmoins en jouir comme si elles leur appartenaient de par leur statut de premiers immigrants. La densité démographique n'étant pas excessive à cette époque

et les Wala pratiquant essentiellement le commerce, ces problèmes furent vite résolus.

Ce qui reliait Mossi et Wala, au-delà du même champ d'activités, c'était la même foi religieuse. L'islam est bien implanté à Wa, ville d'origine des Wala, comme dans les centres urbains du pays mossi.

De nos jours, quelques familles faisant partie de groupes islamisés (Gorunshi, Yoruba) habitent Hamale et vivent plus ou moins à cheval entre le Ghana et la Haute-Volta.

Le groupe dagari est représenté essentiellement par les femmes dolo-tières, qui louent de petites maisons d'une ou deux pièces à des propriétaires Wala ou Mossi et les utilisent à la fois comme habitation et comme cabaret de dolo.

La structure politique du village se moule sur cette base sociale hétérogène. Le chef Sissala de Lambusi (un village qui se trouve à une vingtaine de kilomètres de Hamale) est l'autorité officielle (Divisional Chief), conformément au système administratif introduit par la constitution de 1970. Toujours au niveau formel, le sous-chef (Subdivisional Chief), sorte de délégué du chef de Lambusi, est un Dagari. Ce mécanisme est censé maintenir un certain équilibre entre les deux ethnies qui sont traditionnellement dépositaires l'une du droit foncier (les Sissala) et l'autre du droit précaire qu'on peut définir d'"occupation" du sol (les Dagari).

Les Wala ne sont pas absents de la vie politique du village. Leur puissance économique leur confère, de facto, un rôle de véritables administrateurs des affaires de toute la communauté villageoise.

4. Organisation capitaliste et organisation communautaire

Avant d'aborder l'étude des relations de communication entre groupes marchands et population agricole, observons à partir de l'exemple des Wala quelques-unes des caractéristiques de l'organisation économique de ce village-marchand, celles notamment qui se trouvent liées aux activités productives agricoles. J'ai choisi d'aborder le sujet sous cet angle car, si l'organisation des échanges économiques des commerçants de la savane est relativement connue, les modalités d'enracinement de ces derniers au sein des zones rurales restent à découvrir. En outre, on pourrait faire l'hypothèse que cette implantation contient "en germe" un certain nombre de conditions sociales et économiques pour l'émergence d'un nouveau "phénomène urbain" en milieu rural.

J'ai pu suivre en l'espace de cinq ans un processus de création d'exploitations agricoles wala, fonctionnant sur la base des critères de rentabilité communément utilisés par les entreprises capitalistes, bénéficiant, en particulier, de tous les avantages d'une économie très peu concurrentielle et d'une main-d'oeuvre très bon marché. L'absence d'un cadastre qui puisse fournir des renseignements précis sur la répartition des terres cultivables dans la région, et la difficulté d'obtenir des informations détaillées sur la production des "entreprises" wala nous empêchent de faire un bilan approximatif de l'importance quantitative de ce phénomène. Il est toutefois possible d'inventorier les caractères de base de ces exploitations et d'évaluer ensuite leur impact sur l'ensemble de l'économie régionale.

L'originalité des "entreprises" wala ressort principalement de l'étude de son élément constitutif: la terre. Nous partirons donc de celle-ci pour mener une série d'observations sur trois plans: 1) un plan génétique, 2) un plan juridique, 3) un plan organisationnel.

a) La genèse des unités de production

Pour les Wala, l'accès à la terre ne dépend pas du marché (la terre ne se vend pas) mais du type de relations que le futur "propriétaire" entretient avec les communautés autochtones. L'obtention de terres n'implique pas d'investissements en capital de départ. L'histoire des relations interethniques et le contenu des rapports personnels sont les critères en fonction desquels la décision est prise.

Cette modalité d'appropriation des terres cultivables est assez exceptionnelle, car, comme le fait remarquer Meillassoux, dans les communautés paysannes "la terre étant indissociable des rapports de production et de reproduction qui permettent son exploitation, elle ne peut faire l'objet d'une expropriation pour elle-même, par laquelle elle serait séparée du contexte social qui lui donne une existence économique et une valeur d'usage" (Meillassoux 1975:61). Comment se fait-il alors que des étrangers obtiennent le droit de cultiver des terres qui font partie de la "propriété commune" fondant son statut sur la présence invisible des ancêtres? Citons encore Meillassoux: "la société domestique ne pose en général pas d'obstacles à l'admission d'individus ou de familles étrangères dès lors que sont définis les rapports sociaux qui les lieront à la collectivité". Il poursuit: "Les conquêtes se révèlent souvent comme étant l'effet d'une longue infiltration d'immigrés ainsi accueillis mais dont le nombre ou les activités particulières leur permettent à un moment de s'imposer à leurs hôtes" (1975:62).

Il nous semble évident que "les activités particulières" aboutissant à de solides entreprises commerciales, ont permis aux commerçants wala de "s'infiltrer" à l'intérieur des structures établies des formations communautaires locales, les communautés domestiques dont parle Meillassoux. La genèse de ces exploitations nouvelles, dont nous examinerons plus loin la nature, repose donc sur l'existence d'un capital marchand formé graduellement dans les phases coloniale et postcoloniale, capital qui n'est pas totalement investi dans les activités agricoles mais qui

exerce tout de même la fonction de "signe", signe de puissance qui découle des privilèges obtenus par l'argent. On ne peut pas s'empêcher de constater la situation paradoxale et contradictoire de l'idéologie des agriculteurs en période de transition. Aux systèmes de valeurs de type communautaire méprisant toute forme d'inégalité qui soit le fruit de privilèges acquis grâce à des conditions économiques favorables, s'associe un sentiment à la fois confus et caché d'admiration pour ceux qui accumulent et reproduisent leurs richesses d'une manière élargie.

L'accès à la terre est donc médiatisé par le capital-signes et non pas par le capital-relations sociales, car la nouvelle unité de production (Wala) se juxtapose simplement, sur le plan de l'organisation générale de la production, aux unités existantes (Dagari et Sissala).

Bien que les phénomènes d'"intrusion" plus ou moins pacifique d'étrangers à l'intérieur de formations autochtones soient très répandus dans tout le continent, leur réalisation dans la phase actuelle de l'histoire s'accomplit de manière nouvelle. Avant de formuler quelques hypothèses provisoires en la matière, il est nécessaire d'aborder le deuxième aspect de notre analyse, celui qui touche au statut juridique de la terre.

b) Les problèmes de droit foncier

Il s'agit d'une question assez complexe. En fait, les experts locaux de droit foncier sont partagés quant au caractère définitif d'une telle possession. Chez les Sissala comme chez les Dagari, la terre reste la propriété des ancêtres et la durée de son exploitation par l'étranger est pratiquement illimitée. L'extraordinaire mobilité des populations rurales africaines témoigne de l'extrême souplesse des droits fonciers des sociétés agraires. En somme, le droit à la survie prime un peu partout sur le droit "réel" des ancêtres. La pénétration pacifique des Dagari en territoire sissala en est un exemple significatif. Dans ce cas, comme dans d'autres situations d'occupation de terres non exploitées à des fins agricoles, la justification pour l'octroi du permis

d'exploitation est toujours le droit à la subsistance et cette justification trouve son fondement politique et économique dans la nature même de l'exploitation agricole. En d'autres termes, le statut juridique de la terre, sa souplesse même est en cohérence avec les conditions et la finalité de son utilisation. Il est donc certain que la question du statut du sol est capitale pour une interprétation correcte des mécanismes de pénétration des groupes marchands à l'intérieur des formations communautaires. Dès lors qu'il a passé entre des mains étrangères, le sol perd sa valeur symbolique ainsi que les significations qui s'intègrent dans un système de relations à la fois complexe et cohérent. Cette intégration des significations aux relations est due aussi bien à l'idéologie du groupe qu'à la "pratique" renouvelée du sol. La concession de son droit d'utilisation qui est en fait sans limites, engendre inéluctablement un processus de désacralisation de la terre et la disparition des relations symboliques qui l'enserrent dans un mode de vie spécifique qui est celui des formations communautaires.

Quant à ces dernières le fait que l'on ne puisse disposer de la terre comme de n'importe quelle autre marchandise pourrait faire penser que la dissolution des relations qui la lient aux communautés paysannes n'est pas définitive mais temporaire seulement. Autrement dit, seule la métamorphose du sol en valeur d'échange serait susceptible d'entamer le processus de désagrégation de la vie communautaire. Cette thèse pêche, à notre avis, par son formalisme ethnocentrique car elle attache trop d'importance au contenu juridique du rapport et attribue au droit coutumier des fonctions qu'il ne peut exercer. Des mutations aussi radicales du régime foncier traditionnel ne sont que le résultat final d'un processus préalable de transformation globale des structures de la production ou la conséquence immédiate de décisions prises à l'extérieur du groupe aussi contraignantes que celles que l'Etat a imposées par exemple. Si le droit coutumier local empêche les étrangers de se livrer à la spéculation foncière il ne peut pas les obliger à organiser la production conformément aux traditions des communautés paysannes.

c) Le fonctionnement des "entreprises"

C'est surtout sur le plan de l'organisation générale de la production qu'on constate la différence profonde entre unités de production paysannes et entreprises wala. Alors que ces dernières consacrent la presque totalité de leur production au marché, les paysans dagari et sissala destinent essentiellement leurs produits à la consommation des unités domestiques. Car, en dépit des modalités particulières de constitution de chaque entreprise, toutes les autres composantes essentielles de l'activité agricole des Wala sont celles d'une entreprise-type insérée dans le mode de production capitaliste. La destination des produits détermine les choix et moyens des pratiques culturales. L'agriculture traditionnelle partiellement itinérante et extensive devient, dans les nouvelles entreprises intensive et consolidée. Cette continuité d'occupation du sol, garantie par les méthodes de culture modernes transforme radicalement le contenu du droit d'usage originel. L'utilisateur du sol n'en devient pas propriétaire au sens formel, mais il se conduit et entretient des relations avec la terre comme s'il l'était.

D'autres aspects de l'organisation de la production des entreprises wala les distinguent des unités de production paysannes. Tout d'abord la dimension des exploitations. Alors que la superficie cultivée par chaque unité dagari ne dépasse pas 30 à 35 acres, l'ensemble des champs cultivés par chaque "entrepreneur" wala dépasse toujours 100 acres. Ensuite, les unités de production paysannes limitent la surface cultivée en fonction de leur disponibilité en énergie humaine et les impératifs sociaux priment sur les objectifs de rentabilité et d'accroissement des revenus agricoles. Il en est tout autrement pour ces entreprises. Leur finalité première est l'approvisionnement du marché en produits aux meilleures conditions offertes par la fluctuation des prix dans les diverses régions du pays.

L'emploi de machines agricoles pour le labourage, d'engrais chimiques pour l'entretien des sols et enfin de main-d'oeuvre temporaire pour les

autres tâches, comme le sarclage, le désherbage et la récolte implique un certain investissement en capitaux. L'entrepreneur doit les rentabiliser par une politique de ventes extrêmement subtile, fondée sur une connaissance précise des caractéristiques des différents marchés ruraux et, en particulier, sur une clientèle sûre établie dans les grandes villes du sud du Ghana.

Malgré l'absence presque totale de comptabilité écrite, on constate une articulation à la fois complexe et efficace des différentes branches d'activité: production, transport, vente, investissements productifs. Il nous est impossible d'élaborer un modèle formel unique capable de restituer cet ensemble d'activités, modèle qui serait susceptible de présenter l'entreprise-type. L'enquête menée sur trois entreprises montre une série de différences dues à leur évolution, aux relations politiques qu'elles entretiennent avec les populations locales, aux types de choix économiques qui ont été faits.

Actuellement, aucune d'elles ne dispose du contrôle total de l'ensemble des branches d'activités. Ainsi, si l'une dispose de l'organisation nécessaire pour la commercialisation des produits, l'autre possède les moyens de transport, alors que la troisième a les possibilités d'achat à bas prix des moyens de production nécessaires pour une bonne rentabilisation de la production agricole. Ces spécialisations, au lieu de morceler le groupe wala, l'unifient grâce à des mécanismes de collaboration qui se renouvellent à chaque occasion.

L'activité commerciale de type capitaliste n'efface donc pas l'unité ethnique; les formes de collaboration évoquées plus haut atténuent d'ailleurs très sensiblement le développement de l'esprit de concurrence. Cette unité est même clairement perçue par les paysans dagari qui n'individualisent jamais les entrepreneurs et regardent toujours le groupe wala comme un tout cohérent ayant une stratégie unique à leur égard.

Pour rendre plus claire cette affirmation, nous allons voir de plus près le fonctionnement interne de la communication chez les uns et chez les

autres dans le but de jeter les bases d'une interprétation actuelle du système d'échanges interethniques.

5. Communautés, groupes, réseaux

Toute analyse du système des échanges entre sociétés communautaires agricoles et groupes marchands implique, au préalable, une réflexion sur la nature de la communication qui relie chaque membre aux autres à l'intérieur des deux "unités". J'ai exploré ce problème assez en profondeur en ce qui concerne les Dagari et très superficiellement au sujet des commerçants. Malgré cela j'ai abouti à la formulation d'une série d'hypothèses qui seraient à vérifier dans un travail futur et qui jettent cependant un éclairage nouveau, me semble-t-il, sur la problématique des échanges dans un univers social aussi complexe que celui qui a fait l'objet de mes observations.

Au départ, une constatation très simple et apparemment banale. Alors que chez les Dagari la communication ou l'interaction entre individus et unités sociales s'inscrit essentiellement à l'intérieur de principes, règles, valeurs rattachés aux institutions sociales (unités claniques et lignagères, associations de classes d'âges, groupements d'entr'aide agricole, etc.) et donne lieu à des relations sociales stables, dans le groupe des commerçants la communication s'accomplit essentiellement suivant les liens établis par les individus entre eux, liens qui ont un contenu variable et un caractère éphémère et qui sont à l'origine d'institutions, dans la plupart des cas, de nature économique.

Dans le premier cas les relations sociales vécues dans les pratiques quotidiennes découlant de la structure communautaire, dans le deuxième cas les éléments qui composent une structure possible (à mon avis non encore existante), les institutions, sont le fruit de liens mis en place par les pratiques sociales, en particulier les pratiques marchandes. J'ai souligné à propos le mot "essentiellement" dans la

présentation des deux cas. En effet, le fonctionnement différent de la communication n'est pas dû à l'inexistence supposée de liens sociaux donnant lieu à une communication en dehors des cadres institutionnels chez les Dagari et, inversement à l'absence de relations sociales reliées à une structure sous-jacente chez les commerçants. Les deux formes d'interaction coexistent dans toute société comme il apparaît clairement dans les travaux de Evans Pritchard et de Nadel par exemple. Il me semble cependant utile de souligner qu'une pondération différente des deux types de communication est loin d'être sans importance dans l'étude des rapports entre les deux ensembles. Dans le fond, ce sont toujours les pratiques sociales et les liens qui se forment à partir d'elles, qui sont responsables en dernière instance du changement des structures anciennes ou de la création des nouvelles, et cela à l'intérieur même de sociétés supposées "statiques" ou "figées" dans le temps (voir Balandier (1967), Berthoud et Sabelli (1976) et autres). Mais ce n'est pas tant le problème du changement en soi qui nous préoccupe dans cette partie du travail que celui des incidences des différents modes de communication interne à des unités sociales élargies sur les modalités des échanges entre elles, la question du changement étant consécutive à un tel phénomène.

Puisque je me réfère à des unités sociales, voyons maintenant comment il est possible d'envisager une corrélation entre le domaine des pratiques et celui des organisations sociales, et cela dans le but d'éclairer, à l'aide d'une démarche dualiste, le fonctionnement du système général des échanges économiques.

Nadel, dans *Byzance noire*, se trouve confronté au même problème: décrire une réalité sociale complexe, formant donc une unité, tout en utilisant un procédé "dichotomique" pour présenter les deux composantes principales de cette unité. Voilà ce qu'il écrit dans l'introduction de son ouvrage, soucieux de prévenir les critiques qui pourraient être adressées à sa démarche:

"On peut être exaspéré par la disposition dichotomique assez inhabituelle

de certains chapitres; nous y avons été obligé par la nature même du sujet, par les contrastes qui dominent la vie culturelle des Nupe: culture urbaine ou culture rurale, Islam ou paganisme, organisation de l'Etat ou de la communauté de village; l'une de ces expressions dichotomiques est presque un leitmotiv dans cette analyse: il s'agit de la classification jumelée des systèmes sociaux en communautés et associations, exprimée si clairement par MacIver. Permettons-nous ici de le citer: la communauté est 'un cercle de gens vivant ensemble et faisant partie d'un même tout, si bien qu'ils ont en commun non pas tel intérêt particulier ou tel autre, mais tout un ensemble d'intérêts, assez vaste et complet pour inclure leur propre vie'; tandis que l'association est 'un groupe spécifiquement organisé dans le but de servir un intérêt commun à ses membres'. Dans le présent ouvrage, nous avons utilisé ces deux catégories conformément au sens que leur attribue Mac Iver. Nous les avons donc envisagées comme des catégories descriptives définissant, non pas des entités sociales nettement séparées, mais plutôt les deux foyers d'une réalité sociale nuancée et plus souple." (1971:21-22).

Même si le concept d'association ne me semble pas satisfaisant, je retiens le contenu général des définitions de McIver et de Nadel. Je parlerai plutôt de communauté ou société communautaire à vocation agricole d'une part et groupe à vocation marchande d'autre part. Je dois sur ce point ouvrir une parenthèse: proposer ces deux catégories revient à confirmer la pertinence de la distinction proposée par Tönnies entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* sur la base des travaux de Maine et reprise par toute une tradition de chercheurs, de Weber à Redfield en passant par Durkheim et Lévi-Strauss. Seulement il ne s'agit pas ici de réintroduire une nouvelle typologie linéaire biolaire, ni d'imaginer de nouveaux types idéaux de société en apportant des nuances prétendument originales aux dichotomies classiques. Mon souci est de dévoiler la nature profonde des échanges entre sociétés qui sont incontestablement différentes et de démontrer par la suite que cette différence repose, en très grande partie, sur leur mode de communica-

tion actuel. Ma perspective n'est pas nécessairement "vraie", elle est une perspective parmi d'autres, capable de révéler une facette de la réalité complexe qui est au centre de mes intérêts de chercheur.

Revenons maintenant aux deux catégories, à celle de communauté et à celle de groupe. Le concept de communauté s'assimile à celui de corporate group élaboré entre autres par Fortes (1945) et dont les caractéristiques principales sont les suivantes:

1. Unité juridique et politique de la communauté, envisagée en tant que groupe de descendance, vis-à-vis des autres communautés formant, ensemble, la société au sens large.
2. Perpétuation de la communauté à travers le temps indépendamment de la disparition de certains de ses membres.
3. Des biens économiques et des biens symboliques propres à la communauté, partagés entre les membres et transmis de génération en génération sans qu'ils puissent faire l'objet de transactions marchandes internes au groupe.
4. Un principe d'autorité qui coïncide avec le principe des séniorités généalogiques.

A cela j'ajouterai d'autres aspects ayant un contenu plus économique comme l'organisation du travail sur la base de la réciprocité, des échanges d'énergie humaine à travers les formes variées de l'entraide et la projection de la communauté sur un territoire donné qui constitue le support symbolique et matériel indispensable à sa survie.

J'ai développé ailleurs les traits fondamentaux de ce que j'appelle société communautaire. Les quelques éléments que je viens de rappeler dans ces pages devraient suffire à justifier la pertinence du schéma dualiste qui fonde, à mon sens, l'organisation des échanges.

L'organisation sociale des groupes à vocation marchande est de nature fort différente. L'adaptation du concept de groupe à la lecture d'une

réalité aussi complexe que celle des commerçants des villages des cités marchandes africaines présente un certain nombre de difficultés puisqu'il a été forgé surtout pour l'étude des sociétés dites modernes. Par exemple, le concept de groupe tel qu'on le retrouve chez les psychologues sociaux les plus sensibles aux relations entre catégories et groupes sociaux, n'est ici d'aucune aide, puisqu'une trop grande distance sépare les contextes sociaux qui font l'objet de leurs recherches de ceux qui sont examinés dans mon étude.

Le seul concept qui me paraît utile à l'analyse de la nature des groupes à vocation marchande est celui de réseau (network). Dès les années cinquante, un bon nombre de chercheurs ont essayé de prouver la validité de ce concept en élaborant une nouvelle méthode d'investigations connue sous le nom de Network Analysis. Malgré la pluralité des points de vues théoriques, parfois divergents, l'intérêt de fond de Barnes (1969), Epstein (1961), Boissevain (1968), Mitchell (1969), pour ne citer que quelques-uns des chercheurs qui ont testé cette méthode, est de présenter une approche que l'on pouvait définir comme "interactionniste". A l'origine de cette approche, il y a l'insatisfaction pour les méthodes d'analyse "classiques" de type structuraliste ou fonctionnaliste. Certains auteurs, Mitchell (1973) en particulier, soulignent cependant que l'analyse par réseau ne s'oppose pas aux méthodes structurales mais qu'elle saisit la réalité à un niveau différent d'abstraction. Dans un article qui constitue, à mon avis, une des meilleures synthèses de cette démarche, Mitchell encore défend la thèse que "Social network are in no way distinct from corporate groups ..." (je traduis, "structure sociale", en tenant compte du sens que l'auteur attribue à ce terme dans le contexte de son essai). En d'autres termes, l'analyse par réseau complète l'étude des structures sociales par le dévoilement de certaines dimensions des pratiques sociales qui restent trop souvent cachées à l'observateur. La démarche de Mitchell est centrée autour du concept de lien social (Link) qui, d'après l'auteur, est un concept opérationnel dans la mesure où le chercheur est capable de lui confier des contenus spécifiques, c'est-à-dire le rendre apte à exprimer un sens dé-

terminé des pratiques sociales interactives. D'une manière générale, on pourrait affirmer que l'analyse par réseau fait ressortir les niveaux "flous" du social: des liens sociaux établis ou créés sans qu'il y ait préalablement et nécessairement une institution qui les justifie, des liens interpersonnels constitués sur l'unique base d'intérêts économiques transitoires, des liens qu'on pourrait qualifier de "clientélares" qui manifestent un contenu normatif négocié par les individus concernés, etc. Dans certaines situations, l'agencement et l'imbrication d'un nombre indéfini de liens sociaux ayant des contenus et des fonctions différents forment un réseau. Lorsque l'aspect fonctionnel domine le réseau et lorsque les contenus des liens sociaux possèdent un certain degré de cohérence, nous sommes en présence d'une organisation sociale, c'est-à-dire d'un groupe. Même si le groupe à vocation marchande n'a pas constitué ce que l'on appelle parfois l'"objet d'étude" privilégié de ma recherche, même si mes observations et mes entretiens ne restituent que des fragments de la réalité sociale de ce village-marchand, je pense que les instruments d'analyse fournis par la théorie des réseaux sont tout à fait pertinents pour la compréhension de ce type de situation. Bien sûr, les institutions parentales, les groupements religieux institutionnalisés, les structures politiques organisent les rapports des différents groupes ethniques qui composent, si mon hypothèse est correcte, le groupe marchand. Il n'en demeure pas moins que ce dernier n'est qu'une unité du réseau, c'est-à-dire un ensemble "transethnique" de liens sociaux ayant comme dénominateur commun principal "l'esprit marchand".

Sur le plan de l'organisation, la finalité du groupe est la reconstitution permanente du réseau, donc la recreation des liens nécessaires à son fonctionnement. Les pratiques de "recrutement", de protection ou de tutelle, d'apprentissage, d'échange d'informations, d'octroi de crédits sans intérêt, de dépenses ostentatoires, voilà quelques éléments qui composent la "stratégie" du groupe, une stratégie organisationnelle élaborée en fonction du caractère éphémère des liens sociaux.

Un dernier aspect mérite attention. C'est l'extension du réseau dans l'espace. Il est évident que l'espace du réseau ne coïncide pas avec l'espace du village-marchand, même si, d'après mon hypothèse, c'est surtout ce genre d'organisation de liens sociaux qui caractérise le type de communication qui se déroule à l'intérieur de l'agglomération. Je dirai que l'activité du réseau s'accomplit sur des "zones flottantes", tout aussi floues et changeantes que les liens sociaux qui composent les réseaux. Le terme de "zones" est par ailleurs inapproprié, puisqu'il traduit l'idée d'espaces géographiques aux frontières relativement délimitées. En réalité la projection du réseau sur l'espace peut difficilement faire l'objet d'une quelconque formalisation graphique à moins de réduire les multiples contenus des liens sociaux à un seul et unique aspect.

TABLEAU DE SYNTHESE

	Société communautaire agricole	Groupe marchand
Nature des pratiques sociales	- Pratiques sociales symboliques	- Pratiques sociales de type "utilitaire"
Communication	- Relations sociales stables	- Liens sociaux transitoires
Forme des ensembles	- Organisation sociale communautaire	- Organisation du réseau
Finalité ou "stratégie" implicite	- Reproduction de "l'identité" communautaire	- Reconstitution du réseau
Espace	- Territoire permanent	- Zone "flottante"

Ce tableau de synthèse résume schématiquement les concepts et les catégories employés à l'appui de mon hypothèse dualiste. Je le répète,

il faut lire ces catégories et ces concepts comme significatifs du caractère dominant de chaque unité sociale.

5. Conclusion

L'analyse du village-marchand de Hamale se base essentiellement sur une approche bi-polaire. Elle consiste à envisager les conditions matérielles et symboliques des échanges pratiqués par les deux ensembles de la population comme étant radicalement différentes dans leur nature. Deux projets sociaux s'affrontent: l'un caractérisé par des pratiques sociales animées dans le souci de reproduire un "ordre communautaire" constamment menacé par la logique marchande et par des structures sociales gouvernées par les principes et les valeurs symboliques hérités des ancêtres; l'autre dominé par la logique capitaliste qui fait de l'accumulation matériellement productive le but principal de chaque pratique, et du réseau le mécanisme social le plus efficace pour la reconstitution du groupe marchand en tant qu'unité.

Sur cette hypothèse et sur son corollaire, l'affrontement entre deux projets sociaux, se fonde mon interprétation de nombreux villages-marchands de la savane africaine. La problématique ainsi esquissée pourrait constituer, à mon avis, la base d'une interprétation nouvelle de l'émergence du phénomène urbain dans les régions africaines "périphériques" et, en même temps, jeter les fondements pour l'élaboration d'une théorie des résistances à la logique capitaliste.

Car, si l'accroissement de la puissance économique des commerçants et la reconstitution/élargissement des réseaux dépend, en dernière analyse, de la consolidation des structures étatiques situées dans les grandes villes, la reproduction des communautés est tributaire quant à elle des mécanismes de résistance mis en place par les agriculteurs, sorte de véritable stratégie politique qui vise l'autonomie comme ambition absolue de survie sociale. Contrairement à ce que l'on pourrait

croire sur la base d'une vision évolutionniste et sociocentrique, la constitution des agglomérations urbaines, même de petites dimensions comme les villages-marchands, n'est pas le résultat d'un processus "naturel" jugé inéluctable. Rien ne prouve que l'affrontement des deux projets sociaux, dont les caractéristiques ont été illustrées dans les pages précédentes, se solde par la victoire de l'un (le projet marchand) sur l'autre (le projet communautaire).

Bibliographie

- Balandier, G.
1967 Anthropologie politique. Paris, PUF.
- Barnes, J.A.
1969 Networks and political process. In Mitchell, J.C., ed.
Social networks in urban situations. Manchester, Manchester
Univ. Press.
- Berthoud, G. et Sabelli, F.
1976 Ambivalence de la production. Logique capitaliste et logiques
communautaires. Paris, PUF, IUED.
- Boissevain, J.
1968 The place of non-groups in the social sciences. Man: 542-
556.
- Epstein, A.L.
1961 The network and urban social organisation. Rhodes-Living-
stone Institute Journal, 29:29-62.
- Fortes, M.
1945 The dynamic of clanship among the Tallensi. Oxford, Univ.
Press.
- Goody, J.
1967 The social organisation of the Lo-Wiili. Oxford, Univ. Press.
- Levtzion, N.
1968 Muslims and Chiefs in West Africa. Oxford, Univ. Press.
- Meillassoux, C.
1980 Femmes, greniers, capitaux. Paris, Maspero.
- Mitchell, J.C.
1969 Social network and urban situations. Manchester, Manchester
Univ. Press.
- Nadel, S.F.
1971 Byzance Noire. Paris, Maspero.